
Du sens II*: les passions entre sémiotique narrative et sémiotique discursive

Jacques Fontanilleⁱ

Résumé : La conception des passions, dans le champ de la sémiotique structurale, est depuis le début, dans *Sémantique structurale* (Greimas), jusqu'à plus récemment dans *Sémiotique des passions* (Greimas et Fontanille) marquée par un double ancrage : un ancrage dans le système immanent des énoncés narratifs et des modalités des sujets d'état, et un autre ancrage dans la manifestation discursive et les articulations entre actions, interactions et passions. Cette étude, centrée sur *Du sens II*, navigue néanmoins entre l'amont et l'aval de cet ouvrage, et y compris chez les auteurs (Coquet, Landowski) qui ont pris quelque distance avec la sémiotique narrative de Greimas. On peut examiner en détail les conséquences de cette tension entre deux conceptions différentes de la passion, et ce détail, on le verra, explique bien des difficultés déjà identifiées. Mais on doit aussi tenter de résoudre cette tension, et plus explicitement articuler le système général des descripteurs disponibles, et les compositions catégorielles particulières (les *régimes sémiotiques*) dont la manifestation discursive se constitue.

Mots-clés : passion ; action ; modalité ; discours ; régime sémiotique.

* DOI: <https://doi.org/10.11606/issn.1980-4016.esse.2024.229479>.

ⁱ Professeur émérite à l'Université de Limoges, Centre de Recherches Sémiotiques (CeReS), Limoges, France. Président (2024 - 2029) de l'Association Internationale de Sémiotique / International Association for Semiotic Studies - AIS/IASS. E-mail : jacques.fontanille@unilim.fr. ORCID: <https://orcid.org/0000-0003-1141-1596>.

Introduction

En 1966, dans *Sémantique structurale* (Greimas, 1986 [1966]), Greimas caractérisait la saisie de la signification, et des discontinuités qui la préfigurent, comme une perception, « le lieu non linguistique où se situe l'appréhension de la signification » (Greimas, 1986 [1966], p. 8), dont il découle selon lui que « La sémantique se reconnaît ouvertement comme une tentative de description du monde des qualités sensibles. ».¹ La prévalence épistémologique de la perception (et donc des « qualités sensibles ») est régulièrement rappelée dans l'ouvrage tout entier. Dans le développement consacré à l'isotopie, par exemple, Greimas mentionne le rôle de la *proprioception* :

On dirait que tout se passe comme si, au niveau de la perception où nous situons ces figures, une *catégorie subjective, proprioceptive*, venait à leur rencontre pour les binariser dans une sorte d'a priori intégré à la perception même (Greimas, 1986 [1966], p. 86-87).

La proprioception introduit un paramètre « subjectif » dans la perception de la signification, mais aussi, avec la *thymie*², mentionnée ici allusivement, un corps sensible déjà soumis aux poussées phoriques. La saisie perceptive de la signification comporte déjà une dimension thymico-proprioceptive, présupposant implicitement une expérience somatique. Mais la *proprioceptivité* ne sera plus évoquée dans l'ouvrage : elle sera victime, comme bien d'autres catégories descriptives, de la procédure que Greimas dénomme la « normalisation », et qui fera de la sémiotique structurale narrative une sémiotique que Jean-Claude Coquet qualifiait d'« objectale ».

Mais, dans *Sémantique structurale* (Greimas, 1986 [1966]), les conditions du « vécu » continuent d'affleurer : à propos des « micro-univers sémantiques », Greimas précise la condition requise pour une saisie simultanée de tous les éléments constitutifs d'un univers de signification, une « perception synchronique » écrit-il.³ Ce que peut saisir cette perception synchrone se limite à un prédicat et ses actants, des micro-univers sémantiques susceptibles d'être « perçus, mémorisés et 'vécus' ». ⁴ Greimas note plus loin le « caractère modal » des catégories actantielles, caractère qui concourt à transformer en « spectacle » l'événement que constitue la prédication entourée de ses actants. Dans la foulée, Greimas appelle de ses vœux, pour rendre compte de la manifestation discursive,

¹ *Ibid.*, p. 9.

² *Ibid.*, p. 86.

³ *Ibid.*, p. 127.

⁴ *Ibid.*, p. 127.

un développement sémiotique des *modes d'existence*, présentés comme la matrice à la fois des actants et de toutes les autres modalités :

Il faut établir, en utilisant ces catégories modales, une typologie des modes d'existence, sous la forme de structures actantielles simples, des micro-univers sémantiques, dont les contenus [...] ne constituent que des variables.⁵

La prééminence des modalisations existentielles est motivée par le fait, écrit-il, que « la structure du message impose une certaine vision du monde ».⁶ La typologie des modes d'existence, serait alors « une typologie des spectacles ainsi constitués »⁷, et la « vision du monde » ne pourrait appartenir qu'à la manifestation discursive, et pas au système sous-jacent.

Les passions ne sont pas encore identifiées comme un domaine d'étude pour la sémiotique, mais les prémisses sont déjà en place. Elles ne réapparaîtront qu'à la fin des années soixante-dix, dans le séminaire de Greimas à l'EHESS⁸, après deux années consacrées aux modalités. En s'appuyant sur la distinction entre les « modalités du faire » et les « modalités de l'être », Greimas proposait alors dans son séminaire de cantonner les premières au domaine de l'action, et d'exploiter les secondes pour développer une sémiotique des passions. Il reprendra cette proposition dans *Du sens II* (Greimas, 1983), où il explicite tout particulièrement une conversion décisive pour la compréhension des passions, la conversion entre la « masse thymique » (répartie entre *euphorie* et *dysphorie*), d'une part, et les modalités de l'être (désirable, indispensable, inutile, etc.), qui caractérisent les relations affectivo-modales entre sujets et objets, ou, si l'on préfère, les propriétés modales et passionnelles de toute interaction entre ces deux types d'actants.

Mais en 1979, dans le *Dictionnaire* de Greimas et Courtés, c'est-à-dire deux ans après le séminaire consacré aux passions, on ne trouve aucune entrée « passion », « sensible », « pathémique », « affect », ou « phorie ». On y trouve bien une entrée « thymique », où le rapport avec la « perception de son propre corps » est évoqué, mais dont le rôle est exclusivement limité à la valorisation des termes d'une opposition, et à la constitution d'axiologies sémantiques. Autrement dit, c'est dans *Du sens II*, en 1983, peu de temps après le *Dictionnaire*, que commence la vie publique de la sémiotique des passions. Et il faudra attendre près de vingt ans après le séminaire des années 70 pour que *Sémiotique des passions* (Greimas ; Fontanille, 1991) soit publié.

⁵ *Ibid.*, p. 133.

⁶ Greimas, *loc. cit.*

⁷ Greimas, *loc. cit.*

⁸ École des Hautes Études en Sciences Sociales.

Ce bref rappel historique, la nature même de ce calendrier des recherches, sont les indices d'un problème que nous souhaitons ici poser et examiner. Ce problème, à première vue, pourrait découler de la « normalisation » décidée dans *Sémantique structurale*, qui a conduit à éliminer des recherches sémiotiques telles qu'elles étaient souhaitées par Greimas, pendant près de vingt ans, les catégories subjectives, affectives et corporelles. Mais ce qui peut surprendre, c'est que, d'une certaine manière, le *Dictionnaire* de Greimas et Courtés, en 1979, semble plus « normalisé » et « objectal » que *Sémantique structurale*, en 1966, du moins pour ce qui concerne la dimension passionnelle. Et il resterait aussi à expliquer la très longue gestation (et/ou mise en veille) de *Sémiotique des passions*.

Nous faisons ici l'hypothèse que la difficulté principale réside dans la cohabitation peu harmonieuse entre deux problématiques passionnelles, l'une narrative et formelle, et l'autre, discursive et sensible.

1. Préambule : l'événement reçoit son congé

L'événement était présent dans *Sémantique Structurale* (cf. supra) comme l'effet majeur du « spectacle » donné d'une scène prédicative modalisée, et il avait donc, dans ces conditions, partie liée avec la perception et un observateur extérieur. Dans l'introduction de *Du sens II*, et après un développement détaillé consacré à l'événement, aboutissant à identifier un « actant observateur indépendant » et extérieur à l'action elle-même, Greimas conclut en mettant l'accent sur l'autonomie objectivée de la narrativité : « La reconnaissance de ce déroulement du discours a eu pour effet de libérer le faire du sujet de l'emprise de l'observateur » (Greimas, 1983, p. 8). Autrement dit, mieux connaître le rôle du point de vue de l'observateur sur l'événement permettrait de le mettre entre parenthèses, de manière à objectiver les opérations reposant sur un « sujet syntaxique quelconque » (Greimas, 1983, p. 9).

De même, à propos du schéma proppien, accusé d'enchevêtrer deux récits, concernant deux sujets, deux parcours opposés, Greimas « objective » séparément ces deux parcours en les projetant sur une « structure binaire élémentaire », une « relation polémique-contractuelle » (Greimas, 1983, p. 9), ce qui permet de traiter séparément les deux parcours et d'examiner à part leurs « croisements ». Le schéma proppien conservait les traces « événementielles » des confrontations successives, et la séparation entre deux parcours et deux sujets permet de reconstituer ces confrontations comme soumises à des calculs parallèles portant sur deux programmes distincts, indépendants de quelque observateur que ce soit. Dans cette nouvelle perspective, l'intervention de l'observateur ne serait qu'un artefact superficiel, consistant à mettre au premier plan de la perspective narrative l'un des programmes, au détriment de l'autre.

L'événement n'est plus alors qu'un incident discursif, qui n'affecte pas la compréhension formelle des deux programmes en question.

Mais ce raisonnement oublie toutefois de relever un « détail » qui mérite plus d'attention : l'acte d'énonciation ne peut pas prendre en charge tel quels le parallélisme et le croisement entre les deux programmes. En termes plus naïfs et imagés, il n'est pas possible de raconter ensemble et sans perspective le parcours de l'agresseur et celui de la victime ; on doit nécessairement adopter soit le point de vue du premier, soit le point de vue de la seconde ; pour convertir les deux programmes en une séquence discursive (l'*agression*, qui est un événement discursif) il faut choisir un point de vue. On peut faire alterner les points de vue, mais il faut alors prendre en charge et faire signifier cette alternance, cette mobilité entre points de vue incompatibles : au niveau discursif, le choix et l'alternance des points de vue manifesteront donc des significations qui ne viennent pas des programmes narratifs, mais par lesquelles on doit obligatoirement passer pour les manifester. Cela revient à dire qu'en séparant la description syntaxique de l'action et celle, discursive, de l'événement, on suscite un problème qu'il faudra bien traiter ensuite, une difficulté qui demande réparation. Et le problème que doit affronter la mise en discours des deux programmes associés est déjà inscrit dans la manière même dont la syntaxe narrative les construit : en résumé, l'événement et le point de vue qui le saisit ne sont pas si superficiels qu'on aimerait le croire.

En prenant cette position, Greimas facilite et rend possible le « calcul » (Greimas, 1983, p. 9) d'une syntagmatique de programmes narratifs, mais compromet la saisie et la description des effets thymico-passionnels soit des événements, soit des enchaînements de confrontations. Le plus bel exemple des effets de la dévaluation de l'événement est l'analyse précise et systématique, dans *Du sens II*, d'un texte de Dumézil dans le chapitre « Des accidents dans les sciences dites humaines ». La quasi-totalité de l'étude est consacrée au déploiement objectivant des parcours cognitifs, et des différents niveaux de modalisation des faires et états, concernant soit les connaissances manipulées (les objets), soit les sujets et anti-sujets de la quête de ces objets.

Quasi-totalité, à l'exception d'une remarque en introduction et d'une page avant la conclusion. Dans l'Introduction : « Si on admet — comme nous essaierons de le montrer — que *accident* est le mot clef du texte [...], on voit que [celui]-ci est consacré au récit de *deux accidents*, le premier étant un accident dans la recherche, et le second, dans la vie du chercheur. » (Greimas, 1983, p. 175). Ensuite, dans la dernière page avant la Conclusion, Greimas développe quelques figures de ces accidents (Greimas, 1983, p. 210). En y définissant les accidents comme des « ruptures événementielles » — autrement dit des événements qui constituent des ruptures dans le « parcours d'une science humaine » (Greimas, 1983, p. 210) —, il précise qu'en n'étant « que des

accidents », ces ruptures sont « contingentes » et n'altèrent pas la nature du parcours cognitif. Ce faisant, Greimas transforme le « mot clef » du texte de Dumézil et de sa propre analyse en une figure superficielle et négligeable ! Étonnant retournement, qui explicite, peut-être involontairement, les effets d'une objectivation formelle à tout prix.

Car ce qui est ici minimisé et considéré comme superficiel, voire un peu gênant eu égard à la dignité modale de la science, et en particulier de sa dignité cognitive, c'est précisément une rupture du parcours discursif en tant qu'*événement*. L'événement, plusieurs sémioticiens l'ont montré, notamment Zilberberg (2006, 2008), est en effet une montée subite et imprévue en intensité d'une tension dans un parcours (éventuellement une tension latente entre des parcours antagonistes), aboutissant à la rupture de cette tension. L'événement comporte trois autres particularités : 1) du point de vue du contenu, il est pur affect, un affect associé à ses expressions tensives et aspectuelles ; 2) il implique nécessairement un observateur, qui éprouve l'affect suscité par la rupture tensives ; 3) tout en étant extérieur à l'action au sens narratif du terme, cet observateur ne peut pas être totalement débrayé du parcours observé, sinon il ne perçoit et ne ressent rien, il n'éprouve rien, tout comme l'analyste sémioticien qui aurait procédé à une réduction objectivante de son objet.

Pour Zilberberg, remettre l'événement au centre des préoccupations narratives, ce n'est pas se perdre dans des considérations superficielles, mais au contraire, placer l'affect événementiel au plus profond des articulations sémiotiques. Et cet affect, indépendamment des considérations narratives, est aussi celui qui est généré par les variations d'intensité et d'extensité dans la structure tensives. Pour Lotman (2004 [1992]), dans une perspective historico-culturelle, l'événement est même *explosif*, car il bouleverse et contamine tous les enchaînements narratifs antérieurs et ultérieurs. L'événement explosif est tout aussi modal que les parcours narratifs greimassiens, mais ce caractère modal ne procède pas d'un calcul ; au contraire, il déjoue tous les calculs : l'imprévisible advient, et le prévisible n'advient pas ; l'impossible est réalisé comme possible, et le possible est relégué aux oubliettes de l'histoire. Si, pour Zilberberg, l'enjeu est l'affect originaire, pour Lotman, l'enjeu est la créativité des histoires humaines.

Notre propos n'est pas de remettre en cause le bien fondé de la procédure d'objectivation mise en œuvre par Greimas, car on en connaît la vertu heuristique, ni même de revenir à la désuète controverse entre « sémiotique objectale » et « sémiotique subjectale », jusqu'à en faire, avec Coquet, pendant une dizaine d'années, deux paradigmes différents de la sémiotique structurale. Notre propos, au contraire, est d'examiner la manière dont, dans *Du sens II*, l'analyse modale, et l'interprétation passionnelle des modalisations, deviennent problématiques et paradoxales. D'un côté, on y assiste à l'émergence et à la promotion de la sémiotique des passions, et de l'autre, on constate que, autour des passions, le

« couvercle » objectivant et formel est fermement maintenu, et le chemin qui conduit à la sémiotique des passions est de ce fait semé d'embûches et d'apories.

L'objectif de cette contribution est précisément d'examiner d'abord les divers éléments de cette contradiction interne, et ensuite quelques-unes de ses conséquences sur l'évolution de la sémiotique des passions, y compris dans les controverses et alternatives qu'elle a suscitées ultérieurement, jusqu'à l'anathème consistant à considérer la sémiotique des passions et du sensible comme une sortie du structuralisme *stricto sensu*.

2. Les avatars d'une modalisation en voie de généralisation

2.1 La portée de la modalisation

Dans l'Introduction de *Du sens II*, Greimas (1983) envisage les différentes portées de la modalisation, dans le cadre de la syntaxe modale narrative. En partant d'une conception des sujets et des objets où ils sont surdéterminés par la valeur (les deux actants de base n'« existent » qu'en raison des valeurs qui les surplombent et les investissent), Greimas introduit une catégorie particulière de ces valeurs, les modalités, « une couche de modalisations surdéterminant aussi bien les objets que les sujets » — et même les prédicats — (Greimas, 1983, p. 10). Il segmente ensuite cette « masse modale », distingue les quatre modalités de base, et les redistribue en trois types, selon leur portée, c'est-à-dire selon qu'elles affectent le *prédictat* (modalisations de l'énoncé), le *sujet* (modalisations de la compétence du sujet de faire) ou l'*objet* (modalisation de l'existence du sujet d'état). C'est toujours le même geste d'objectivation, puisque Greimas revient alors (Greimas, 1983, p. 11) sur la mise entre parenthèses de la « dimension événementielle », qui fait place à des calculs séparés des positions modales des sujets de faire et des sujets d'état (exclusivement via les objets, ce que contestera vigoureusement Landowski, cf. infra).

Au passage, la modalisation globale de l'énoncé (via celle du prédicat) disparaît, ou du moins n'est plus prise en considération. Cet effacement peut sembler secondaire ou contingent, et pourtant il est lourd de conséquences. Il prolonge d'une certaine manière l'effacement de l'événement. Au moment d'aborder la théorie des modalités, en effet, deux voies différentes, au moins, s'offraient à Greimas. La première était déjà suggérée dans *Sémantique structurale* (cf. supra) quand, dès les premières pages, il évoque la modalisation comme un caractère essentiel des « micro-univers sémantiques », organisés autour d'un prédicat et de ses actants. Beaucoup plus loin, à l'occasion d'une réflexion sur les actants et les prédicats (dans le chapitre intitulé « la manifestation discursive »), il revient sur la structure interne de ces « micro-

univers sémantiques », et note le « caractère modal » des catégories actantielles, et du spectacle qu'il en donne.

Dans *Sémantique structurale* (Greimas, 1986 [1966]), la série des « modes d'existence », *virtuel, actuel, potentiel, réel* ne caractérise ni le statut épistémologique des grands blocs théoriques, ni celui des sujets syntaxiques (comme ce sera le cas dans *Du sens II*), mais tout autre chose : ce sont les *inflexions existentielles* qui résultent des « visions du monde » et de leur « mise en spectacle » dans les univers de discours. L'hypothèse sous-jacente est que notre appréhension sensible de l'univers sémantique (dans la perception, dit-il) ne peut signifier quoi que ce soit que par la médiation ou le filtre de ces modes d'existence.

Sémantique structurale (Greimas, 1986 [1966]) n'avait pas froid aux yeux ! Bien loin d'évacuer l'événement, Greimas y promouvait l'événement par excellence, celui d'une présentation sémiotique de l'existence — issue d'une expérience perceptive — l'événement princeps de toute énonciation, dont la manifestation repose sur une armature modale existentielle. Mais, rappelons-le, Greimas visait alors explicitement la *manifestation discursive*, chargée d'exposer ces visions du monde. En revanche, dans *Du sens II* (Greimas, 1983), ses considérations sur la syntaxe narrative et modale sont ancrées dans la composante sémio-narrative immanente, dévolue à l'« imaginaire humain ». En passant de la « vision du monde » à l'« imaginaire humain », la modalisation change de statut et de portée.

2.2 Tension méthodologique, entre les modalisations du discours, et celles des actants

En somme, la procédure analytique exposée dans *Du sens II* (Greimas, 1983), qui doit aboutir à la syntagmatique des programmes narratifs, écarte de l'analyse tout ce qui pourrait permettre de considérer les modalisations et leurs effets passionnels comme des « atmosphères » diffuses (des phénomènes discursifs équivalents aux phénomènes phrastiques suprasegmentaux). La transformation analytique de la masse modale, par segmentation, oblige en quelque sorte l'analyste à segmenter aussi les éventuels effets passionnels et à les affecter spécifiquement aux deux types d'actants sujets (de faire ou d'état), ou à un autre niveau, aux quatre types d'actants narratifs. Dans *Du sens II* (Greimas, 1983), on assiste donc à une étrange réduction : la modalisation, notamment pathémique, n'affecte pas globalement ni les univers discursifs, ni les discours réalisés, ni même les énoncés et leurs prédicats, mais d'abord des actants, et plus précisément les deux types d'actants sujets dans leurs relations avec l'actant objet. Tout se passe comme si les modalisations pathémiques ne pouvaient concerner qu'un certain type d'entités actantielles, les plus anthropomorphes.

Par exemple, dans l'Introduction, l'*existence modale* est affectée au sujet d'état, alors qu'elle résulte d'une distribution de la charge modale sur l'objet ; or c'est l'existence modale qui sera le fondement du calcul des effets passionnels dans le chapitre consacré à « la modalisation de l'être » : un objet modalisé par le « vouloir-être » devient « désirable », mais ce n'est pas l'objet qui est pathémisé, c'est sa « désirabilité » qui pathémise le sujet d'état. En outre, c'est dans ce même chapitre « De la modalisation de l'être », qu'on apprend que les sujets du faire peuvent être eux-aussi pathémisés, car les besoins d'interprétation de la syntagmatique discursive voudraient qu'on s'intéresse aux passions qui la déterminent, et notamment aux passions en tant qu'elles impulsent ou inhibent l'action. Cette ouverture de la dimension passionnelle aux sujets du faire porte un nom dans *Du sens II* : il s'agit des modalités qui régissent « les relations *intentionnelles* », opposées aux « relations *existentielles* » qui concernent les sujets d'état (Greimas, 1983, p. 96).

En restant au plus près possible du mode de raisonnement de Greimas, et par analogie avec la manière dont l'objet modalisé pathémise le sujet d'état, il faudrait d'abord prendre en considération la relation entre le sujet de faire et la globalité des programmes de jonctions qu'il conduit, c'est-à-dire la série des énoncés d'état, puis identifier ensuite si et comment ces énoncés sont globalement modalisés, pour pouvoir comprendre comment ils pathémisent à leur tour le sujet de faire. Par exemple, comme l'objet modalisé par le vouloir-être, et devenu ainsi désirable, pathémise le sujet d'état, les énoncés modalisés par le vouloir-faire seraient souhaitables, et pathémiseraient ainsi le sujet du faire.

La simple formulation de cet éventuel raisonnement, en prolongement de celui de *Du sens II*, en montre les limites : on réintroduit la modalisation globale des énoncés qui avait été mise de côté, on suppose une détermination du sujet du faire par les énoncés modalisés, et surtout on prête à la syntagmatique des programmes narratifs des propriétés qui sont impensables à ce niveau d'analyse : par exemple la place et le rôle d'un corps susceptible d'incarner les modalisations, ou d'une sensibilité à la coloration modale des énoncés, etc. En l'occurrence, le verrou est ici qu'à l'époque de *Du sens II*, Greimas ne pensait la passion du sujet que par la médiation d'un objet, une restriction qui a été critiquée par Landowski ultérieurement. Dans les deux études passionnelles de *Sémiotique des passions* (1991), il est facile d'observer que la première, à propos de l'avarice, conçue par Greimas, respecte cette clause restrictive, alors que la seconde, à propos de la jalousie, conçue par Jacques Fontanille, se focalise sur les variations d'une relation intersubjective.

En somme, avant l'introduction de la masse modale et sa répartition entre des rôles et statuts actantiels spécifiques, le sujet n'avait pas trop de peine à rester un « sujet syntaxique quelconque ». Après, on s'engage dans un processus

d’ancrage et de spécification actantielle des modalisations, qui ressemble de plus en plus à une « psychologisation » implicite des actants et des passions, et de moins en moins à une approche globale de la modalisation du discours et de ses effets pathémiques, tout en ayant éliminé l’actant observateur, le seul qui aurait été en mesure d’accéder à cette approche globale.

2.3 Des modes d’existence aux types pragmatiques, cognitifs et pathémiques de la modalisation

Une relecture, la plus attentive possible, de *Du sens II* (Greimas, 1983) peut néanmoins nous montrer que l’autre voie, celle des modalisations pathémiques « supra-actantielles » et « trans-discursives » affleure néanmoins bien souvent.

C’est notamment le cas quand Greimas opère une « traduction » des opérations de jonction en termes modaux (Greimas, 1983, p. 36-44), dans le chapitre « Les objets de valeur » : dans la syntagmatique élémentaire, la disjonction « virtualise » le sujet, et la conjonction le « réalise » ; ensuite, dans une syntagmatique plus complexe, à plusieurs sujets et objets, comme celle de l’échange, on trouve aussi des « échanges virtuels » et des « échanges réalisés ». Cette traduction n’apparaît pas à première vue indispensable au calcul des agencements syntagmatiques, mais elle déplace la problématique sur une autre dimension : celle de l’existence, celle même qui était évoquée dans *Sémantique structurale* (cf. supra) ; dans la syntaxe narrative, les actants sont les aboutissants d’une fonction de jonction, mais ces énoncés élémentaires sont déjà un « spectacle » minimal, la présentation d’une existence, manifestée sous tel ou tel mode d’existence, et ce, dans la manifestation discursive.

Dans le chapitre « Pour une théorie des modalités », c’est la segmentation même de la masse modale — qui constitue notamment la « compétence pragmatique » — qui est opérée à partir de la typologie des modes d’existence : on connaît bien cette série de gammes modales, virtualisantes, actualisantes, réalisantes (et aussi potentialisantes, ultérieurement, dans *Sémiotique des passions*). Mais Greimas n’explique pas pourquoi cette typologie est appropriée à l’analyse de la masse modale, il se contente d’écrire « on peut proposer de l’articuler en *niveaux* d’existence », chaque « niveau » correspondant à un type modal étant « caractérisé par un *mode d’existence sémiotique* particulier ». On n’en saura guère plus dans *Sémiotique des passions (mea culpa)*.

Mais la reprise et remise en perspective que nous nous efforçons de conduire ici semble en quelque manière éclaircir ce point obscur. En effet, si on reconstitue le cheminement de la pensée greimassienne, solitaire ou duale, on comprend maintenant que, si on mettait entre parenthèses l’affectation des modalisations et des passions à des actants non quelconques, anthropomorphes

et plus particulièrement sujets, affectation spécifique qui nous aveugle, alors on verrait que les modes d'existence sont la matrice des types modaux du faire et de l'être, c'est-à-dire des scènes prédicatives qui structurent les univers de discours. C'est ainsi qu'au sein de chaque mode d'existence, on peut engendrer au moins deux modalisations pragmatiques, cognitives ou pathémiques, en y projetant un autre trait distinctif (à savoir : énoncés modaux à deux ou à trois actants). Mais on ne peut « voir » et démontrer cette filiation directe que si on ne cantonne pas les modalisations et les pathémisations à des actants sujet, et si, au contraire, on les considère comme des inflexions modales du « spectacle » discursif dans son ensemble, en tant qu'énoncé complexe, cohérent et manifestant une « vision du monde ».

3. Les passions, quand même

3.1 Passions des actants, passions du discours

Dans *Du sens II* (Greimas, 1983), la question des passions apparaît explicitement dans un passage de l'Introduction intitulé « Sémiotiques modales ». Se débarrasser des « déterminations psychologisantes » consiste d'abord à viser des « actants », purs opérateurs de l'action (Greimas, 1983, p. 15), et ensuite, à opter pour une approche syntagmatique des passions plutôt que paradigmatique (Greimas, 1983, p. 15). Les philosophies des passions, presque toutes empreintes d'un psychologisme plus ou moins prégnant, sont aussi toutes taxinomiques, inspirées par le découpage lexical issu des psychologies intuitives des cultures. La sémiotique des passions prend donc, pour échapper à ce relativisme culturel, la voie syntagmatique.

Bien que Greimas lui-même propose, plus loin dans l'ouvrage, l'analyse d'un lexème passionnel, la colère, en déployant son expansion discursive et syntagmatique, il qualifie pourtant de « tentation » à éviter la solution consistant à analyser les « expansions discursives » pour en extraire des « descriptions syntaxiques » (Greimas, 1983, p. 15). Cette tentation se heurte en effet, souligne-t-il, à la composition et à l'entremêlement hétérogènes des manifestations passionnelles dans les discours (ce qui, il est vrai, n'est pas le cas du discours du dictionnaire de langue) : « il [est] bien rare de rencontrer des passions 'solitaires', [elles ne sont] presque jamais le fait du sujet seul, et leur description syntaxique [réclame] toujours la mise en place d'une structure actantielle. » (Greimas, 1983, p. 15). Il y a en effet chez le Greimas sémioticien qui s'occupe des passions, la rémanence du Greimas lexicologue, pourtant naguère déçu, qui croit encore que l'on peut projeter et décrire des « expansions discursives » à partir de la définition du lexème passionnel que propose le dictionnaire de langue. Cette rémanence lexicologique introduit un biais

méthodologique, à savoir que le lexème véhicule une taxinomie implicite de l'univers passionnel, donc impliquerait la voie paradigmatique, alors même que le projet de la sémiotique des passions doit emprunter (cf. supra) la voie syntagmatique. En outre, comme l'a souligné maintes fois Rastier (1987, 1989), la signification d'un lexème ne peut s'actualiser que dans un discours quelconque, et qui n'a donc pas pour objet ce lexème.

Greimas affronte, de fait, deux tentations liées : celle d'une focalisation sur les passions des actants, et celle de la taxinomie implicite qui détermine les noms de passions. Elles sont liées, car dans toute l'histoire des idées philosophiques, où la taxinomie domine (sauf chez Spinoza), la taxinomie en question est toujours celle des passions d'acteurs ou d'actants. Au lieu d'affronter directement ces problèmes méthodologiques — la focalisation sur les passions de l'actant, et le recours périodique aux passions lexicalisées — ce qui aurait probablement conduit à une autre sémiotique des passions, Greimas choisit de les contourner, par une étrange substitution : alors qu'il vient d'écrire que l'analyse passionnelle en discours conduit toujours à « la mise en place d'une structure actantielle », il affirme une phrase plus loin que l'interprétation sémiotique de « ces passions se [fait] presque exclusivement en termes de modalités. » (Greimas, 1983, p. 15). Et plus loin, au chapitre consacré à la « modalisation de l'être », il prendra un soin tout particulier à choisir, parmi les dénominations passionnelles disponibles en français, celles qui conviennent le mieux à chacune des positions modales. Le détour par les modalités ne le protège donc pas de la tentation lexicale.

Ce contournement le conduit à tenir ensuite un discours plus suggestif que systématique, ce changement de ton étant l'indice d'une probable difficulté à « objectiver » complètement les phénomènes passionnels ainsi abordés. En effet, l'« affectivité devient un *effet de sens* produit par les structures pathémiques de caractère modal ». Autrement dit le pathémique produit un effet de sens « affectif », et inversement, l'effet « affectivité » signale une structure pathémique. Mais on préférerait savoir sous quelles conditions des configurations modales peuvent être « pathémiques ». En revanche, sous cette formulation, il semblerait qu'elles ne soient plus systématiquement associées à des actants bien identifiés.

On comprend mieux la nature de la difficulté quand Greimas déploie ensuite les différentes « sémiotiques modales » (du vouloir, du pouvoir, du savoir, de la vérité et de l'efficacité) : on ne peut en parler de manière convaincante que comme de vastes configurations qui imprègnent les discours, et non comme des caractéristiques ancrées spécifiquement en tel ou tel actant particulier. Ces sémiotiques modales étant ensuite qualifiées de « virtuelles », on s'attend à ce qu'elles soient situées en profondeur, auprès des autres structures virtuelles. Mais non, elles sont virtuelles parce qu'elles appartiennent à un « univers de discours » (Greimas, 1983, p. 17) et elles sont de ce fait « situées en amont de

l'instance de l'énonciation : le discours y puise comme dans un réservoir pour se constituer des modèles grammaticaux [...] des dispositifs sémiotiques particuliers. » (Greimas, 1983, p. 17). Il précise même ensuite que l'affectivité toute entière, et les passions interprétées en termes modaux — et donc les sémiotiques modales qui les regroupent — intègrent ce qu'il appelle alors *la dimension cognitive du discours*, opposée à sa dimension pragmatique. Nous avons bien ici basculé sur la manifestation discursive.

3.2 L'alternative : passions sémio-narratives, passions discursives

Au passage, on a donc fait un saut par-dessus l'abîme, l'abîme qui sépare l'immanence sémio-narrative et la manifestation discursive : on est passé des syntaxes modales qui affectent les éléments des énoncés de jonction (prédicat, sujet, objet) aux dimensions et configurations discursives, constituées d'un côté d'organisations virtuelles disponibles, de l'autre de réalisations discursives diverses et, entre les deux, d'une énonciation qui « puise », qui sélectionne, qui combine, qui particularise, etc. Sans doute, et même certainement, Greimas était-il conscient de cette innovation risquée (eu égard à son projet d'objectivation et de calcul des énoncés narratifs) car il conclut son introduction en évoquant une énigmatique « alternative » : « Qu'il s'agisse d'une crise de croissance ou d'un retournement décisif, un nouveau visage se dessine peu à peu. ».

C'est en effet le moins qu'on puisse dire. Car Greimas, en 1979, dans le *Dictionnaire*, avec Courtés, avait proposé une architecture bien différente : l'énonciation se situait alors entre l'immanence sémio-narrative et la manifestation discursive, c'était l'instance de la « mise en discours », autrement dit de l'organisation de la manifestation sous forme discursive. La topologie était celle du parcours génératif, *vertical*, où l'énonciation assurait le passage entre les deux blocs principaux.

Quatre ans plus tard, dans *Du sens II*, sous la pression des problématiques modo-pathémiques, il propose une architecture propre au discours lui-même, où l'énonciation assure le passage entre, d'un côté, (i) un « univers du discours », constitué de deux dimensions — au moins, car ses successeurs en distingueront trois : pragmatique, cognitive et passionnelle —, et d'un domaine d'analyse virtuel, celui des « sémiotiques modales » disponibles, et l'autre côté, (ii) la diversité des réalisations discursives génériques ou particulières. Dans une topologie qui semble maintenant *horizontale*, l'énonciation devient une instance d'exploration du « réservoir », une instance de sélection et de combinaison. Elle se situe bien entre le « virtuel » et le « réalisé », mais on ne sait plus très bien si ce « virtuel » a encore quelque rapport avec la virtualité des structures sémio-narratives immanentes. Il semble bien qu'il s'agisse d'une virtualité propre au discours, ce qui impliquerait que la manifestation discursive des passions pourrait s'appuyer sur *deux domaines virtuels différents*, celui de la syntaxe narrative

immanente, des énoncés, de leurs actants et des modalités, et celui de la syntagmatique de la manifestation discursive, l'univers de discours et ses « sémiotiques modales ».

3.3 Une alternative perturbante

Cette « alternative » n'a pas été clairement perçue, et elle a longtemps pesé aussi bien sur la compréhension de la praxis énonciative que sur celle des passions. Du côté de la *praxis énonciative*, fort justement décrite par Denis Bertrand (1993) comme un ensemble d'opérations, tournées vers l'aval, de convocation, invocation, ou révocation à partir d'un ensemble virtuel, et d'opérations inverses, tournées vers l'amont, de validations et invalidations conduisant à remanier l'ensemble virtuel. Mais la plupart des commentateurs de ces opérations praxiques, prudemment, ne se hasardent pas à trancher entre les deux architectures alternatives, et donc, on ne peut clairement dire si la praxis énonciative opère entre l'immanence et la manifestation, ou entre l'univers de discours et les discours réalisés.

Pour ce qui concerne l'analyse des passions, en 1991, huit ans plus tard, dans *Sémiotique des passions*, et avec Jacques Fontanille, le problème n'est toujours pas résolu, et l'« alternative » qui le suscite s'aggrave même, et engendre une complication qui n'a pas manqué d'être stigmatisée par quelques commentateurs. En effet, dès l'introduction de cet ouvrage, Greimas et Fontanille abordent le problème d'un point de vue épistémologique : l'énonciation (y compris la « praxis énonciative ») est définie comme un lieu de médiation (Greimas ; Fontanille, 1991, p. 10) entre « l'instance épistémologique » et « l'instance du discours » : la première est celle des « universaux », et la seconde, celle des « particuliers ». Mais, comme dans la conception évoquée dans *Du sens* // à propos de l'« alternative », dans *Sémiotique des passions* l'énonciation fonctionne aussi à l'inverse, en nourrissant de formes figées et schématisées un « répertoire de structures généralisables ». Ces dernières seraient, disent Greimas et Fontanille, des « primitifs », à distinguer des « universaux ». A ce stade, nous aurions alors trois et pas seulement deux ensembles connectés par l'énonciation : l'instance épistémologique virtuelle (les universaux), l'instance discursive réalisée (les productions discursives particulières) et l'instance de schématisation et de mémorisation des « primitifs » (les schémas généralisables). En résumé, l'*universel*, le *général*, et le *particulier*.

3.4 La médiation somatique

Dans *Sémiotique des passions*, la complication augmente avec l'irruption du corps sensible, un corps sémiotique indispensable à une compréhension complète du fonctionnement de la dimension passionnelle, mais un corps qui ne

peut se rabattre ni sur les universaux, ni sur les primitifs, et à peine sur les discours réalisés. Greimas et Fontanille ne conçoivent pas le corps comme une entité à part, isolable, mais comme l'*instance d'une double médiation* : (1) d'abord une médiation entre l'intéroceptif et l'extéroceptif — entre ce qui deviendra *contenu* et ce qui deviendra *expression* — grâce à la perception (réflexive) du corps par le corps, la proprioception ; (2) ensuite une médiation entre l'expérience sémiotique élémentaire et la manifestation passionnelle en discours.

La première médiation est précisément celle qui produit la sémiose (entre expression et contenu). La seconde médiation est celle qui assure à la fois l'autonomie de la dimension passionnelle, et sa position surdéterminante par rapport aux deux autres (dimensions pragmatique et cognitive du discours). En effet, ce que nous appelons ici *l'expérience sémiotique élémentaire*, est formulée dans *Sémiotique des passions* comme « tensivité phorique ». Les deux, *tensivité* et *phorie*, sont avant tout des *expériences somatiques*.

Du côté de la *tensivité*, il s'agit de la perception de dépendances plus ou moins relâchées ou tendues, qui sont en évolution continue mais dont émergent des discontinuités, susceptibles d'être discrétisées pour devenir des différences. Le corps sémiotique est à cet égard un traducteur : il ressent les tensions et préfigure à partir de leurs fluctuations les différences qui pourraient en émaner. Du côté de la *phorie*, il s'agit des poussées thymiques qui permettent au corps sémiotique de faire prévaloir le « sentir » sur le « percevoir » : l'expérience sémiotique élémentaire (la « poussée ») accède alors, sans filtre, à la manifestation passionnelle en discours.

Il est à noter que dans *Du sens* // Greimas a pourtant prévu un filtre pour catégoriser la phorie autrement que par l'opposition thymique élémentaire, euphorie/dysphorie. C'est celui précisément des modalités. Greimas affirme comme principe que

l'espace signifiant qui, au niveau des structures profondes, est articulé à l'aide de la catégorie thymique est à considérer comme homo-topique et comme hétéromorphe par rapport à la totalité des articulations modales régissant, au niveau des structures sémiotiques de surface, les relations entre les sujets et les objets (Greimas, 1983, p. 95).

Il précise qu'il s'agit dans ce cas de la conversion (transposition) des réactions de l'être vivant (« animé ») à son environnement, en déclinaisons modales anthropomorphes (Greimas, 1983, p. 95). Autrement dit, il s'agit bien encore d'une « traduction » de l'expérience sémiotique élémentaire en manifestations passionnelles du discours, avec passage par le filtre de recatégorisation modale. Il y aurait donc deux traductions possibles de l'expérience somatique tensivo-phorique, soit par la médiation modale, soit par manifestation directe en discours. Cette distinction est conforme à un principe

de méthode présenté dans le *Dictionnaire* de Greimas et Courtés — à l'entrée « parcours génératif » — celui des latitudes d'interruption du parcours génératif en vue de la manifestation : ces interruptions permettent ainsi de manifester soit directement des catégories profondes et abstraites, soit des catégories plus superficielles et plus concrètes, voire figuratives. Avec une différence non négligeable, à savoir que dans le cas des passions, ce ne sont pas des catégories abstraites qui bénéficient d'une interruption du parcours génératif, mais des expériences somatiques.

4. Des controverses instructives

En matière de passions, les controverses ont surtout porté sur la *Sémiotique des passions*. C'était prévisible, en raison du caractère très spéculatif de la première partie, consacrée à l'épistémologie et la méthodologie de la sémiotique des passions, dont la complexité et les ambitions ne ménageaient guère les lecteurs. Mais il nous semble aujourd'hui que ces controverses avaient aussi — peut-être surtout — une origine, à la fois plus lointaine (depuis *Sémantique structurale* (Greimas, 1986 [1966]) jusqu'à *Du sens II* (Greimas, 1983), en passant par le *Dictionnaire*), et plus profonde, tenant à la structure même de la théorie sémiotique greimassienne, perturbée qu'elle était par l'énigmatique « alternative » évoquée dans *Du sens II* (Greimas, 1983).

Nous évoquerons ici seulement deux discussions et propositions alternatives, celles de Jean-Claude Coquet, et celles d'Eric Landowski, les premières reposant sur un abandon de la distinction entre énoncé et énonciation, et les secondes, sur l'opposition entre une sémiotique de la jonction et une sémiotique de l'union.

4.1 Jean-Claude Coquet : passions et instances énonçantes

Le geste épistémologique majeur de Jean-Claude Coquet est le refus de principe d'une distinction entre l'énoncé et l'énonciation, partant du principe que, dans le discours, il n'y a que de l'énonciation, l'acte et son produit étant, d'un point de vue sémiotique, indissociables. L'objectif de Coquet, inspiré par Benveniste, est de construire une sémiotique discursive intégrée et autonome, et donc de concevoir une énonciation qui ne serait pas réduite à l'utilisation et à la manifestation d'un système immanent. Pour Coquet, et il est on ne peut plus clair sur ce point dans *Phusis et Logos* (Coquet, 2007), la sémiotique discursive n'est pas concernée par le passage des structures formelles de l'énoncé à leur énonciation, mais articule au contraire le passage d'une expérience (dans la *Phusis*) à un langage en action (dans le *Logos*). Cette position générale a des conséquences évidentes sur sa conception de la passion.

Coquet consacre aux passions une dizaine de pages de son *Avant-propos* général de *La quête du sens* (Coquet, 1997), ce qui est beaucoup pour un avant-propos qui n'en compte que 17 au total. Coquet reproche à la sémiotique des passions qualifiée d'« objectale » d'avoir privilégié la tradition « lexicotaxinomique » des passions et de s'être focalisée non seulement sur le sujet, mais même sur le seul sujet d'état (Coquet, 1997, p. 9, note 3). Dans les analyses qui précèdent, on a vu que cette tendance existait, mais que chez Greimas, elle était en concurrence avec une perspective discursive. Comme l'écrivait Landowski à la fin de sa conclusion de *Lire Greimas* (Landowski, 1997), il faut accepter que Greimas puisse être « pluriel », sans être pour autant contradictoire, car en chacune des grandes phases de son œuvre, plusieurs moments de sa réflexion se superposaient, sans qu'il puisse encore choisir et faire le tri.

En revanche, en renonçant radicalement à toute approche par les noms de passion, et à les associer à des actants (une notion dont il n'use que rarement, en raison de son ancrage dans la syntaxe sémio-narrative), Coquet attribue les passions à des « instances » du discours. Dans cet avant-propos de *La quête du sens*, c'est l'instance *non-sujet* qui porte la passion au-devant de la scène, et plus précisément le premier niveau de cette instance, le corps, le « corps qui peut » mais qui ne pense et n'assume rien. En outre, il parle non pas de passion, mais de « structure de la passion », comme « schéma de base de l'analyse phénoménologique du discours » (Coquet, 1997, p. 8), et il commente :

De ce point de vue, la « passion » en elle-même n'est autre, d'abord, que la « disposition » d'une instance donnée, non-sujet ou sujet, à participer aux événements du monde. » (p. 8).

Dès lors, la « structure de la passion » doit être analysée comme un triptyque [*action 1, passion, action 2*] dans lequel une force (*action 1, impulsion*) devient une force intérieure, une disposition (*passion, pulsion*) qui induit à son tour une force d'expression (*action 2*).

Pour mieux spécifier encore l'instance du corps ému, le non-sujet, Coquet lui réserve la catégorie *dysthymie/euthymie*, pour la distinguer de l'instance sujet, dont la *dysphorie/euphorie* implique une évaluation minimale, donc une ébauche de jugement. En outre, dans les variétés de la catégorie de la personne, la « poussée » et la force intérieure (*quelque chose pousse*) qui anime le corps non-sujet serait celle d'un « on », voire dans les cas extrêmes, celle d'un « ça ».

L'essentiel à nos yeux, dans cette conception de la passion, c'est le choix global et radical qui est fait :

(1) la passion n'est pas un état pathémique auquel on peut donner un nom, car donner un nom, c'est déjà catégoriser, classer et asserter, c'est-à-dire se situer bien au-delà de la seule opération que le non-sujet peut réaliser, à savoir seulement *présenter en prédiquant* ; la sémiotique de la passion (Coquet n'utilise

presque jamais le pluriel, qui indiquerait déjà une possible classification) est donc résolument syntagmatique, sans aucune considération taxinomique ;

(2) la passion n'est pas une propriété de tels ou tels actants de l'énoncé narratif, mais *une propriété du discours dans son ensemble*, saisi sous le point de vue des instances qui le composent : il n'y a pas d'individualisation pertinente pour les « instances » et leurs passions, car elles restent transversales à l'ensemble du discours, et s'il y a individualisation dans le discours, ce n'est pas une détermination pertinente de la « structure de la passion » ;

(3) la passion n'est pas un effet de la modalisation, mais au contraire *un effet de l'absence de modalisation* : dans la sémiotique des instances de Coquet, les modalisations discursives sont des déterminations des instances, elles permettent de distinguer notamment le non-sujet et le sujet (le méta-vouloir caractérise seulement ce dernier), et aussi plusieurs types de non-sujet et de sujet, selon le nombre de modalisations et les combinaisons modales qui les caractérisent. Dans tous les cas de figures et de combinaisons, c'est la part de « corps non-sujet » qui porte la pulsion (poussée) passionnelle, c'est-à-dire la plus sommairement modalisée (modalisation \emptyset , ou modalisation *pouvoir* seulement).

Ces trois positions radicales sont également reprises dix ans plus tard, dans *Phusis et Logos*, mais sans complément significatif, car les développements sur la passion, dans cet ouvrage de 2007, reprennent en grande partie, exemples y compris, ceux de *La quête du sens* en 1997. Le lecteur de cette étude sait maintenant ce qu'il gagne et ce qu'il perd au choix radical que lui propose Coquet :

- (i) il gagne une cohérence théorique et méthodologique, car l'ambivalence et l'alternative perturbante de la conception de Greimas — le manque d'empathie théorique de Coquet l'empêche de percevoir cette « pluralité » de Greimas — est ici résolue : les passions, ou la passion, sont des configurations discursives, associées aux « centres de référence » (centre du champ phénoménal, centre du champ de présence, centre du discours, etc.) que sont les instances discursives ;
- (ii) il perd en capacité descriptive, car dès qu'il veut désigner une passion particulière (souffrance, plaisir, désir, inquiétude, etc.) il emprunte directement les dénominations en langue naturelle, sans aucune construction sémiotique de ces particularités passionnelles ; en arrière-plan, il faut que le sémioticien assume également un autre usage des modalisations, qui ne sont plus impliquées dans la description des passions.

4.2 Eric Landowski : passions, régimes d'interactions et régimes de sens

Landowski a consacré un ouvrage, *Passions sans nom* (Landowski, 2004), à une conception alternative des passions en sémiotique. Au premier abord, Landowski ne semble pas proposer une conception sémiotique générale des passions ; dans son Introduction, il affiche l'humilité du socio-sémioticien, en distinguant les études sémiotiques consacrées aux grandes passions canoniques, et dénommables, et les études qu'il propose, et qui visent des effets passionnels furtifs ou suffisamment triviaux pour n'être jamais dénommés spécifiquement, en somme, de purs effets singuliers d'interactions particulières, qui méritent pleinement une approche socio-sémiotique. Mais dès qu'il aborde la distinction entre « jonction » et « union », on comprend immédiatement que l'alternative qu'il propose est beaucoup plus générale.

En effet, Landowski prend lui aussi un parti radical, qui, tout en s'appuyant principalement sur sa lecture du livre de Greimas (1987) *De l'Imperfection*, bouleverse en bonne part l'architecture théorique de la sémiotique structurale, en plaçant en son centre le *sensible* et l'expérience élémentaire de l'*esthésie*. Cette position doit être rapprochée de celle de Greimas, dans *Sémantique structurale*, quand il fonde la possibilité du sens sur la perception des différences, qui deviendront ensuite des oppositions pertinentes, et quand il précise que ce que saisit la perception synchrone, c'est une scène organisée autour d'un prédicat. Donc, on a donc d'un côté (Greimas) une perception qui vise une scène prédicative et des différences pertinentes, et de l'autre côté (Landowski), une sensibilité (un *éprouver*, écrit Landowski à la suite d'Anne Hénault, 1994), qui vise les qualités sensibles d'une interaction au sein d'une situation sémiotique. L'*interaction* n'est pas un énoncé narratif, la *situation* n'est pas une scène prédicative, et si le devenir de l'esthésie est une énonciation, il s'agit de l'énonciation d'une expérience sensible, et pas d'un énoncé au sens de la sémiotique narrative. Comme chez Coquet, cette position a des conséquences majeures sur sa conception de la passion.

Nous ne pouvons pas entrer ici dans le détail de sa discussion de la sémiotique des passions greimassienne, d'autant qu'elle ne porte, justement, que sur l'ouvrage *Sémiotique des passions*, dont l'un des deux coauteurs est aussi l'auteur de ces lignes : en situation de conflit d'intérêt, il doit s'abstenir de revenir sur le détail des reproches qui sont faits à cet ouvrage. On peut tout de même noter que Landowski prête un peu vite à l'auteur dual de cet ouvrage une parfaite cohérence théorique, épistémologique et méthodologique, sans remarquer aucune tension dans le chapitre théorique, ni voir quelque différence que ce soit entre les deux analyses passionnelles respectives de l'avarice et de la jalousie. Il est vrai que s'il avait tenu compte de ces tensions et de ces différences, sa démonstration aurait dû être nuancée, et il est bien connu que les nuances affaiblissent l'efficacité rhétorique des controverses.

Landowski tire d'abord les conséquences de sa position épistémologique générale en substituant l'*union* à la *jonction*. La *jonction* est la relation logico-syntaxique qui est établie entre les actants au sein d'un énoncé narratif, et l'*union* est la relation sensible entre les interactants, qui suscite les esthésies. D'une certaine manière, cette conception fait l'économie, pour ce qui concerne les passions, de la composition modale : dans la perspective de l'*union*, les passions sont des effets des esthésies, et pas des modalités qui caractérisent les actants — les actants n'étant en outre pas encore distingués et spécifiés au stade élémentaire de l'interaction. Voilà comment Landowski résume cette articulation entre l'*union* et la *passion* :

En d'autres termes, l'état d'âme, la «passion», et plus généralement le *pâtir*, dont l'éprouvé d'ordre esthétique constitue évidemment une part essentielle, ne seront plus en ce cas posés comme l'antithèse de la « raison » mais envisagés du point de vue de la façon dont ils s'articulent au faire (à l'« action») du sujet, et plus spécialement à sa manière d'interagir avec l'objet – ou avec l'autre sujet – en s'y ajustant, en acte (Landowski, 2004, p. 53).

On notera que *passion*, *pâtir*, *éprouvé esthétique*, sont de quasi-synonymes, et que, tout comme chez Coquet, la passion est une phase de l'action, et plus précisément de sa dimension d'interaction (action et interaction ne sont pas nettement distinguées ici). Cette quasi-synonymie est un indice de ce qui se passera sur le plan méthodologique dans toute la suite de l'ouvrage. Les analyses concrètes, concernant le regard penché de la princesse Diana, les publicités pour les bières brésiliennes, les goûts et les plaisirs, ne peuvent renvoyer, conceptuellement et méthodologiquement, qu'aux grandes classifications des régimes d'interactions, des styles de vie, des régimes de sens. Les concepts qui étayaient les descriptions de ce qui pourrait être des passions sont ceux, généraux, de la socio-sémiotique fondamentale, l'*ajustement*, par exemple, mais pas des catégories spécifiquement passionnelles. Tout se passe comme si la passion était alors une sorte d'atmosphère discursive, susceptible de manifester les effets des régimes d'interactions, mais des effets impossibles à saisir autrement que par de longs et raffinés commentaires intuitifs. L'horizon est à l'évidence celui des passions discursives, et pas des passions sémio-narratives.

Chez Coquet, le choix d'une conception radicalement discursive des passions s'accompagne d'une ascèse toute aussi réductrice dans leur description : il y a des « structures de la passion », mais on doit renoncer à savoir de quelles passions précises il s'agit, sauf si l'on s'en tient à la simple distinction entre la passion du sujet, celle du non-sujet, ou celle du tiers actant. En comparaison, ce serait comme si la typologie des passions de Greimas était réduite à la passion du sujet, du destinataire, du destinataire, voire de l'objet, et rien d'autre.

Chez Landowski, au contraire, les atmosphères et effets diffus de la passion sont décrits, longuement, de manière détaillée, expansive, presque obstinément, mais si des « noms de passions » surgissent parfois dans le commentaire (par exemple « la surprise », « l'inquiétude », l'« indignation », etc.), ce ne sont que des lexèmes, certes indispensables là où ils apparaissent, mais pas construits comme des configurations passionnelles spécifiques. Autrement dit, il y a chez Landowski un besoin, ou un désir de description de passions spécifiques, correspondant à des situations et des interactions spécifiques, mais la méthode de leur description est encore à construire, car il ne suffit pas pour cela de faire uniquement appel aux modèles génériques de la sémiotique des interactions en général, et de remplir l'abîme qui sépare ces modèles génériques et ces passions spécifiques par ce que nous avons appelé plus haut de « longs et raffinés commentaires intuitifs ». Il y a donc encore du pain sur la planche, mais ce n'est ni une critique ni un défaut : n'est-ce pas au contraire la marque d'une recherche vivante, qui progresse et ne se contente pas de se répéter ?

Ouvertures (en guise de conclusion)

Du sens II (Greimas, 1983), dans l'imaginaire collectif de la communauté sémiotique, jette principalement les bases d'une sémiotique des passions à venir, qui aboutira (provisoirement) à *Sémiotique des passions*. Mais une relecture attentive de cet ouvrage de Greimas, sous l'éclairage rétrospectif des différences avec les premières suggestions de *Sémantique structurale*, et sous celui, prospectif, des controverses et alternatives ultérieures, révèle une tension permanente entre deux approches difficilement compatibles des passions conçues dans une orientation sémio-narrative (le système) ou une orientation discursive (le langage en action). Pour trancher entre les deux pôles de cette tension, il faudrait décider où situer l'articulation de ces deux ensembles avec une composante perceptive, sensible et corporelle : où positionner cette composante ?

D'une certaine manière, Greimas et Zilberberg semblent à cet égard faire le même choix : dans la saisie élémentaire des différences constitutives de la signification, les deux font appel à la perception et à la sensibilité : perception des discontinuités et perception thymique pour le premier, perception des dépendances et des tensions intensives/extensives pour le second. Pour Zilberberg, de cette perception émerge un *affect élémentaire* : un observateur, dont l'analyste adopte le point de vue, *ressent les tensions* plus qu'il ne les connaît. Pour Greimas, la perception des discontinuités ne peut éventuellement déboucher sur un affect que dans le cadre limité de la perception synchrone des micro-univers sémantiques, qui, étant de nature prédicative (des procès) sont de droit des micro-univers discursifs (il en va de même dans *De l'Imperfection*, où les esthésies et les divers accidents esthésiques sont évidemment de nature

discursive, et non systématique) ; dès lors, avec les modes d'existence, ce point de départ des modalisations, une dimension affective, principalement thymique, pourrait être envisagée.

De leur côté, Coquet et Landowski font aussi un même choix, très différent du précédent : la passion n'émane ni des modalisations de la scène prédicative, ni des conditions de la saisie des discontinuités ou dépendances en vue de la signification ; elle n'a de sens que dans son association avec l'action et l'interaction.

Il y aurait au moins un point sur lequel tous pourraient se mettre d'accord, c'est la relation entre la passion et la valeur. Une interprétation psychologisante de la passion et de l'univers affectif en ferait sans doute une émanation, expression ou manifestation, de l'axiologie. Certaines analyses et formulations de la sémiotique des passions « standard » tendraient à pencher pour une telle détermination : les objets de valeur sont déjà impliqués dans une axiologie, voire déjà polarisés par une marque thymique, et il en découlerait que les sujets qui ont affaire à eux éprouveraient des passions motivées par ces orientations axiologiques.

Or, que ces axiologies soient figées ou en mouvement, ancrées dans une mémoire collective ou inventées sur le moment, elles ne sont pas les « causes » des passions, mais à l'inverse, leurs « conséquences » et leurs effets. L'ensemble des propriétés et manifestations passionnelles concourent en effet à repérer des différences, des écarts, des tensions, des désynchronisations, des décoïncidences, et à les marquer d'un sceau sensible et somatique. Si des axiologies sont déjà en place, un nouvel horizon discursif passionnel les fera bouger, se décaler, se reconfigurer, ou précipitera leur désuétude. Si aucune n'est déjà en place, la passion l'inventera. Cette manière de poser le rôle fondamental de la passion dans l'expérience sémiotique et dans la manifestation discursive est, nous semble-t-il, la seule manière de mettre d'accord les différentes tendances ou théories des passions ; ce rôle, en effet, peut intervenir aussi bien dans la saisie élémentaire des différences, largement antérieure à l'établissement des axiologies, que dans le rapport à l'action, puisque la passion est en mesure de modifier les équilibres et les hiérarchies à la fois dans les modalisations de la compétence et dans celles de l'existence : elle module ainsi la distribution des valeurs, elle engendre ou infléchit les axiologies qui font agir, autant que pâtir.

Tout ce qui vient d'être dit, en quelques paragraphes, présuppose de notre part un choix que nous n'avons pas encore avoué : *la sémiotique des passions n'a d'avenir qu'en tant que sémiotique discursive*. Le principe de constitution des axiologies peut certes être défini dans l'immanence sémio-narrative, et il en va de même des logiques narratives de l'action. Mais l'intervention des affects passionnels sur ces catégories systématiques ne peut advenir que dans le discours, dans l'acte ou les actes par lequel un langage contribue à instaurer ou

reconfigurer un monde de sens. Saisir les prémisses de la signification des univers sémantiques, ou impulser ou infléchir l'action et les interactions, cela ne peut se passer que dans le discours, et pas dans le système !

Une fois cet aveu fait, il est enfin possible de revenir à la description des passions spécifiques, qu'elles soient dénommables ou qu'elles ne le soient pas, peu importe. On peut tenir le même raisonnement que précédemment : nous devons admettre, si nous les considérons comme des « descripteurs » disponibles pour les passions, que les catégories modales, actantielles, aspectuelles, spatio-temporelles et thymiques sont déjà, ou parallèlement, établies dans un système dont le rôle est de les inter-définir de manière à rendre possible des choix, et, par conséquent de les rendre ainsi disponible pour le discours. Mais il n'est plus possible aujourd'hui de considérer qu'une passion est seulement définie par une seule position modale, et que deux passions ne se distinguent que par l'opposition entre seulement deux modalisations. *Chaque passion singulière est un assemblage* (discursif) de plusieurs de ces catégories, une « composition » spécifique qui permet de reconnaître, de pressentir, d'appréhender de quelle passion il s'agit.

Dans *Sémiotique des passions*, nous avons proposé le concept de « dispositif modal », qui reposait sur une observation empirique : il suffit de commencer la description d'une passion particulière pour comprendre que s'y associent au moins deux, parfois trois ou quatre modalisations, compatibles ou incompatibles. La proposition n'était guère renversante, c'est pourquoi sans doute elle n'a pas connu une grande postérité. Elle était en effet trop timorée, car une passion particulière est toujours une composition particulière de propriétés hétérogènes, actantielles, modales, aspectuelles, temporelles, etc. Dans la perspective d'une sémiotique des passions résolument discursive, quel que soit l'arrière-plan théorique et conceptuel de cette sémiotique discursive, il est donc possible de construire une méthodologie de description des passions : il suffit de disposer d'un ensemble de descripteurs, empruntés à un système de catégories, et d'en adapter l'assemblage aux réquisits de chaque discours particulier.

Ces assemblages, nous les appelons depuis peu (plusieurs articles à paraître ou en préparation) des « régimes sémiotiques ». Il n'est ni exact ni suffisant de dire que, par la médiation de l'énonciation, les catégories du système sémiotique, organisé en parcours génératif de la signification, sont « mises en discours ». Car le propre du discours, ce n'est pas d'être un récipient vide qu'il faudrait remplir, une structure d'accueil qui n'aurait pas d'autre rôle que de recevoir les produits de la « mise en discours ». Le propre du discours, c'est d'être conçu comme une répartition en dimensions, organisé en modes d'existence, avec une armature constituée d'instances énonçantes transversales, et dont le

développement est assuré, entre autres, par des configurations en devenir, et des axiologies en transformation.

Dans cette perspective, les descripteurs des passions, extraits des propriétés générales du système, pour être « mis en discours », doivent surtout, avant tout, être *mis en cohérence entre eux*. Au défi de la mise en cohérence discursive, les isotopies ne répondent qu'en partie. Car les assemblages que nous évoquons sont des regroupements à la fois hétérogènes et associables, des ensembles à la fois composites et solidaires, qui vont composer les configurations discursives, et ce sont elles que nous appelons des « régimes sémiotiques ». Dans la perspective d'une sémiotique des passions résolument discursive, la description méthodique des passions particulières est donc possible sous la forme de ces configurations appelées « régimes sémiotiques ». C'est ce qu'on appelle une affaire à suivre... ●

Références

- BERTRAND, Denis. L'impersonnel de l'énonciation. Praxis énonciative : conversion, convocation, usage. *Protée. Théories et pratiques sémiotiques*, v. 21, n. 1, p. 25-32, 1993.
- COQUET, Jean-Claude. *La quête du sens*. Paris : PUF, 1997.
- COQUET, Jean-Claude. *Phusis et Logos*. Paris : Presses Universitaires de Vincennes, 2007.
- GREIMAS, Algirdas Julien. *De l'Imperfection*. Périgueux : Fanlac, 1987.
- GREIMAS, Algirdas Julien. *Du sens II*. Paris : Seuil, 1983.
- GREIMAS, Algirdas Julien. *Sémantique structurale*. Paris : Presses Universitaires de France, 1986 [1966].
- GREIMAS, Algirdas Julien ; Courtés, Joseph. *Sémiotique*. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage. Paris : Hachette, 1979.
- GREIMAS, Algirdas Julien ; Fontanille, Jacques. *Sémiotique des passions*. Des états de choses aux états d'âme. Paris : Seuil, 1991.
- LANDOWSKI, Eric (dir.). *Lire Greimas*. Limoges : Pulim, 1997.
- LANDOWSKI, Eric. *Passions sans nom*. Paris : Presses Universitaires de France, 2004.
- LOTMAN, Iuri. *L'explosion et la culture*. Limoges : Pulim, 2004 [1992].
- RASTIER, François. *Sémantique interprétative*. Paris : Presses Universitaires de France, 1987.
- RASTIER, François. *Sens et textualité*. Paris : Hachette, 1989.
- ZILBERBERG, Claude. *Éléments de grammaire tensive*. Limoges : Pulim, 2006.
- ZILBERBERG, Claude. Pour saluer l'événement. *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n. 111, 2008.

Du sens II: passions between narrative semiotics and discursive semiotics

 FONTANILLE, Jacques

Abstract: The conception of passions, in the field of structural semiotics, is already from the beginning, in *Structural Semantics* (Greimas), until more recently in *Semiotics of Passions* (Greimas and Fontanille) marked by a double anchoring: an anchoring in the immanent system of narrative enunciates and modalities of being, and another anchoring in the discursive manifestation and the articulations between actions, interactions and passions. This study, centered on *Du sens II*, nevertheless navigates between the upstream and downstream of this work, including the authors (Coquet, Landowski) who have taken some distance from the narrative semiotics of Greimas. We can examine in detail the consequences of this tension between two different conceptions of passion, and this detail, as we will see, explains many of the difficulties already identified. But we must also try to resolve this tension, and more explicitly articulate the general system of available descriptors, and the particular categorical compositions (the *semiotic regimes*) of which the discursive manifestation is constituted.

Keywords: passion; action; modality; discourse; semiotic regime.

Como citar este artigo

FONTANILLE, Jacques. *Du sens II: les passions entre sémiotique narrative et sémiotique discursive*. *Estudos Semióticos* [online], vol. 20, n. 3. Dossiê temático “*Sobre o sentido II, quarenta anos mais tarde: o pensamento de Greimas em devir*”. São Paulo, Dezembro de 2024. p. 53-76. Disponível em: <https://www.revistas.usp.br/esse>. Acesso em: dia/mês/ano.

How to cite this paper

FONTANILLE, Jacques. *Du sens II: les passions entre sémiotique narrative et sémiotique discursive*. *Estudos Semióticos* [online], vol. 20, issue 3. Thematic issue “*Du sens II, forty years later: Greimas’ thought in the making*”. São Paulo, December 2024. p. 53-76. Retrieved from: <https://www.revistas.usp.br/esse>. Accessed: month/day/year.

Data de recebimento do artigo: 18/06/2024.

Data de aprovação do artigo: 20/07/2024.

Este trabalho está disponível sob uma Licença Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0 Internacional.

This work is licensed under a Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0 International License.

